

Linga, 25 ans de danse en duo



La compagnie associée au Théâtre de l'Octogone fête son quart de siècle avec une soirée entièrement dédiée à l'art chorégraphique. Interview de ses deux figures de proue

Couple
Katarzyna Gdaniec et Marco Cantalupo, un duo à la vie et sur scène. Prix de Lausanne en 1983, elle a été l'étoile de Béjart durant 10 ans. Ils ont dansé pour les plus grands ballets européens.
FLORIAN CELLA

Gérald Cordonier

Marco Cantalupo est le cartésien. Katarzyna Gdaniec, l'impulsive. Ensemble, ce couple à la ville (ils ont deux filles) comme en coulisses mène depuis vingt-cinq ans l'aventure de Linga. Forte de sa cinquantaine de créations, la compagnie associée au Théâtre de l'Octogone a été saluée par un Grand Prix de la Fondation vaudoise pour la culture en 2012. Avant de parcourir le monde avec leurs propres pièces ou de participer au développement de la danse contemporaine dans la région - ils ont fait travailler 110 danseurs depuis 1996 ou ont assuré, longtemps, la programmation du Festival de la Cité -, les deux artistes pédagogues se sont connus au sein du Béjart Ballet Lausanne (BBL).

Pourquoi avoir créé Linga en 1992?

Katarzyna Gdaniec: Pour exister en tant que créatrice. Petite déjà, je rêvais d'imaginer un jour mes propres chorégraphies pour laisser libre cours à ma fantaisie. Après dix ans chez Béjart, j'en ai eu assez d'évoluer dans une grande institution. J'avais besoin d'autonomie.
Marco Cantalupo: Il y a 25 ans dans les grandes compagnies, le danseur n'avait pas ou eu de liberté et, surtout, peu de reconnaissance pour ce qu'il apportait aux créations signées, au final, par le chorégraphe. Le rôle de l'interprète n'a pris sa juste valeur qu'à partir de l'essor des compagnies indépendantes.

Pensiez-vous durer aussi longtemps?

M. C.: On a tout fait pour y arriver. Cette aventure a démarré avec l'idéalisme de la

jeunesse, sans que l'on mesure tout de suite la lourdeur administrative et financière qu'elle impliquait. Après nos premières créations, cette réalité nous a rattrapés. Nous avons pris le temps de réfléchir à nos ambitions, de trouver des soutiens pour rendre notre projet durable et réussir à décrocher notre résidence à l'Octogone. On la doit à Jean-Pierre Althaus, l'ancien directeur qui voulait affirmer l'axe «danse» du théâtre. Les vrais débuts de Linga, telle que la compagnie existe toujours, coïncident donc avec notre arrivée à Pully, en 1993.

Était-ce si important d'avoir une résidence? Ce «luxe» ne vous a-t-il pas isolé du reste de la scène locale?

M. C.: Oui parfois, mais les choses ont bien évolué depuis l'époque où chaque compagnie évoluait dans son coin, où les

soutiens publics étaient moindres qu'aujourd'hui. En Suisse, Linga a sans doute été la première compagnie indépendante à trouver un refuge permanent dans un théâtre d'accueil. Cette chance nous a permis de créer au calme.
K. G.: Au calme et sur le long terme. C'est rare d'avoir une relation aussi longue avec un lieu.

Katarzyna, vous étiez première soliste du BBL, éternelle Walkyrie que le public adorait. Béjart vous en a d'ailleurs voulu d'être partie. N'avez-vous jamais eu aucun regret d'avoir tourné le dos à ce succès?

K. G.: Non, car mon expérience avec Béjart m'a portée très longtemps et, à ma grande surprise, l'amour du public perdure. Il m'arrive toujours d'être abordée, à la Migros, par des spectateurs qui me

racontent leurs souvenirs et le plaisir qu'ils ont eu à me voir sur scène.
M. C.: Maurice n'aimait pas voir ses danseurs le quitter. Mais il faut comprendre qu'il a évolué à la charnière entre deux époques. Quand il a démarré, les compagnies restaient uniquement liées à un grand nom ou à une maison prestigieuse.

Arrive-t-on, en fait, à se libérer de l'influence artistique d'un Béjart?

K. G.: Les premières années, c'est clair que notre travail était encore très proche de son univers. J'ai été formée en danse classique et j'ai pratiqué dix ans de néo-classique au BBL. Pour aller vers du contemporain, il a fallu s'ouvrir l'esprit. Dans une compagnie prestigieuse, on court les festivals sans jamais avoir le temps de profiter de ce qui nous entoure. Avec Linga, nous avons donc beaucoup

Quatre créations phares

GERT WEIGELT



«Concerto» (1996)

Comme dans une allégorie intemporelle de la discussion, quatre danseurs se battent, autour d'une table. Cette pièce, fondatrice, fait désormais partie du répertoire d'autres compagnies.

GERT WEIGELT



«Re-mapping the body» (2012)

Quand le corps et le mouvement produisent du son. Equipés de capteurs et grâce à un système développé spécialement, les danseurs créent eux-mêmes la musique de la pièce.

HUGUES SIEGENTHALER



La Kitchen (2006)

Linga s'intéresse au thème de la cuisine, un lieu partagé autant que territorialisé par ses usagers. L'occasion, pour la compagnie, de poursuivre ses observations des contradictions du quotidien.

GERT WEIGELT



«Tabula» (2015)

Cette pièce explore les variations spatiales que permettent deux tables monumentales. Les règles du jeu y sont constamment modifiées par les mouvements d'une scénographie imposante.

voyagé afin de nous ouvrir à d'autres styles. Ce n'est d'ailleurs qu'avec *Concerto*, en 1996, que nous avons affirmé, je pense, une signature affranchie.
M. C.: Au-delà de cette question d'émancipation, il faut surtout beaucoup de temps à un artiste pour développer son propre langage. Je ne suis pas resté aussi longtemps que Katarzyna au sein du BBL mais j'ai dû également mener des recherches pour trouver ma propre voie. Le plus difficile, finalement, a été de réussir à fusionner, ensuite, nos bagages réciproques. Nos envies, aussi.

Pour aboutir à quel style? Quelle est la ligne esthétique de Linga?

M. C.: Notre esthétique est influencée par notre bagage classique, mais avec une force vive, brute et terre à terre, nourrie des gestes du quotidien. Ce style s'est ensuite développé vers quelque chose de plus théâtral, avec un cycle autour de thèmes sociétaux comme l'immigration, la violence, la consommation. Le message véhiculé par un spectacle est une question importante dans notre travail. Tout ce parcours nous a permis de créer une gestuelle qui, plus tard, a renoué avec la pureté du mouvement et ce qu'il peut générer en lui-même comme émotion.
K. G.: C'est seulement depuis peu, sans doute, que nous réalisons la fusion de toutes nos recherches. A partir de *Tabula*,

d'ailleurs, nous sommes revenus vers des thématiques politiques et des situations sociales, autour de questions liées au territoire, aux genres ou à l'immigration, comme dans notre nouvelle création qui parlera de murs, de séparation. Cette problématique n'est jamais résolue et ce qui se passe actuellement dans le monde ne pouvait nous laisser indifférents. Marco et moi resterons toujours des immigrés: je suis une Polonaise qui a échappé au mur...
M. C.: Et je suis un Italien qui a échappé à une nation qui se désintéresse de culture.

Créer à deux n'est pas toujours évident. Quelle est la recette de longévité de votre duo?

M. C.: C'est la chance et l'alchimie.
K. G.: Une question de soutien mutuel... et de prises de tête aussi. Arriver à une vision commune n'est pas toujours facile. Aujourd'hui, nous sommes une véritable équipe artistique qui réfléchit ensemble. Selon les envies, les aptitudes ou l'inspiration, l'un donne les impulsions primaires à la création pendant que l'autre joue l'œil extérieur.

Une complémentarité qui se nourrit, aussi, de vos différences?

M. C.: Clairement. Personnellement, j'ai trouvé ma religion dans la danse. Cette discipline fut salvatrice à un moment où je cherchais à savoir qui j'étais. Il s'agit de

quelque chose de très profond en moi, lié aussi bien à ma santé physique qu'à ma santé mentale.

K. G.: Je comprends ce que Marco dit mais, de mon côté, tout est beaucoup plus spontané, plus vital et moins cérébral. Je pratique la danse depuis mon plus jeune âge. Elle fait donc entièrement partie de mon identité, de mon être, au même titre que me nourrir ou dormir.

M. C.: C'est ce qui, justement, nous rend complémentaires.

A l'affiche

Pour ses 25 ans, Linga s'entoure d'amis, le samedi 28 janvier de 18 h à minuit, et propose une soirée chorégraphique et festive au Théâtre L'Octogone. Avant l'after, confiée à l'imagination du musicien Pierre Audétat et du performeur Krassen Krastev, le public pourra découvrir la dernière création (*Between*) et deux extraits (*Tabula Men* et *Ona White*) signés par la compagnie. Les autres artistes à l'affiche: la Cie Samuel Mathieu, Wun-Me Ahn, Shantala Shivalingappa, Evangelos Poulinas et Christina Mertzani ainsi que Physical Momentum Project.

www.theatre-octogone.ch